

Teotoko Etriako

Quatre âges d'une vie



A vous que je porte constamment dans mon cœur, c'est grâce à vous que j'y parviens. Vous êtes Lucide Tonuti, Marguerite-Marie, Fatima AFOLABI, et toi père Kodjo Sylvain, la plus grande source d'inspiration pour moi.

Merci, à Credo AYASSOU, à qui je dois le titre de cette œuvre, à Christelle pour sa présence indéniable, à mon tuteur Jean-Marie NOAGBODJI, pour son soutien, à la famille AMEGANVI pour son aide, à Antoine DZOTEPE pour ses nombreuses prières et à vous tous.

Épopée du prince Rieko

Ce soir-là, les petits enfants du bourg de Torh s'étaient encore attroupés à la cour d'Ossié, autour du grand feu de bois. Le lendemain commencerait la nouvelle année et le réveillon battait son plein. Dans toutes les maisonnées, on était acharné aux préparatifs. À la cour du roi, l'heure était aux contes et aux réjouissances. Tour à tour, il donnait aux gamins réunis l'occasion de dire des contes et de proclamer des histoires mystérieuses avec conviction, comme ayant été témoins oculaires. Lorsque ce fut le tour de son fils, le prince Rieko-Ossié, il l'observait avec une attention redoublée. Les tam-tams se turent. Le petit garçon s'avança, puis s'agenouilla et commença son récit.

« Du temps où les braves hommes écrivaient l'histoire de l'Afrique, dans un petit village de la côte ouest, vivait un homme. Il quitta ses terres par amour pour sa femme. Leurs familles s'opposaient à leur union. Le jeune prince était prêt à abdiquer le trône de

son père et vivre heureux avec son épouse. Au cours de leur escapade, ils se résolurent à changer d'identité. Le prince Rieko s'appelait désormais Ossié et sa femme, sa demi-sœur Amona, devint Nyonufia. Ils partirent vers le sud et arrivèrent dans un village nommé Côtà. C'était un lieu où résidaient de piètres paysans et des voleurs sans nombre. Lorsqu'ils se présentèrent au chef du village, Tobossou, celui-ci trouva le jeune homme plus élégant que le simple paysan qu'il prétendait être et sa femme n'avait rien d'une épouse de fermier. Tropicaine et à la peau plus raffinée qu'il n'était courant d'en voir ici. Il demanda alors qu'on ait à l'œil les étrangers. Ossié demanda une portion de terre pour champ, ce qui lui fut attribué. Il devrait donc en échange payer le tribut par ses récoltes. Le brave homme se construisit une demeure avec l'aide de quelques villageois sur ordre du chef. La modeste concession comprenait quatre cases, dont une pour le couple, une pour leur servante Afiwa qui les avait suivis dans toutes ces péripéties, une pour grenier et la dernière pour sanctuaire. C'est là qu'Ossié allait à la rencontre de ses ancêtres. Sa grande force et la force de ses bras impressionnaient ses concitoyens et ses nombreux talismans, amulettes et gris-gris, les laissaient sans voix. L'arrivée du nouvel homme fort émut tous les amateurs de sortilèges qui, par des démonstrations de force en public, vantaient la puissance de leurs derniers fétiches. Une amitié avec l'étranger fut convoitée par tous, mais aucun de ceux qui s'aventurèrent sur ce

chemin ne put tenir tête à l'indifférence gracieuse de l'homme. Il s'attira les foudres des habitants de Côtà qui vite le méprisèrent. Des ennemis furent trouvés dans le rang de ces derniers. Dorénavant, Nyonufia fut regardée avec dédain quand elle se rendait au marché. Avec dégoût, on troquait son riz contre du mil, son maïs contre du sorgho, son sel contre du sucre. Même sur le chemin du retour avec sa servante, qui avait été présentée au chef comme une nièce, c'était avec dérision que ceux qui croisaient leur route les regardaient s'en aller chargées de leurs calebasses. Loin de se laisser atteindre par ces attitudes grotesques, la petite famille labourait la terre avec ardeur, attendant que les dieux récompensent leur labeur. Bel homme africain, dos nu sous le soleil de midi, une houe à la main, dans cette intime communion avec la terre mère, Ossié exaltait les cieux pour les pluies de bienfaits qu'ils lui accorderaient. Le soir à la maison, abattu par le dur labeur du jour, assis dans la cour, il s'entretenait avec sa petite famille, leur racontait des histoires empruntées aux griots qui venaient chanter à la cour du roi, lorsqu'il était encore le prince Rieko. Quand les deux femmes s'étaient endormies sur la natte en fibres végétales déroulée à même le sol, il se retirait dans son sanctuaire, une bouteille d'alcool à la main. Tour à tour, invoquant le nom de ses aïeux, il aspergeait les idoles du breuvage. Lorsqu'il avait fini le tour, il venait se prosterner devant la chaise ancestrale qu'il couvrait de percale blanche en période de paix et de percale

noire ou rouge en temps de menaces. Il l'avait emportée dans sa fuite et ne s'en séparait jamais. Ainsi, il lui adressait de longues prières, remettait son séjour sur ces terres sous sa puissance et ses hôtes sous ses ailes. Lorsque le temps des récoltes arriva, Ossié, confiant des grâces reçues, se rendit de bonne heure au champ avec sa femme et Afiwa.

– Encore ! s'écria-t-il, la voix décimée par la déception.

Cela faisait trois saisons que ça durait. Au moment des récoltes, il remarquait que son champ avait été profané et une partie des récoltes volée. Lorsqu'il se plaignait au chef, celui-ci lui reprochait de vouloir se dérober au tribut. Et s'acharnant donc sur lui, il le traitait de tous les noms d'oiseaux et menaçait de lui retirer le champ. Sur intervention de Nyonufia, sa Majesté, qui convoitait secrètement la belle épouse d'Ossié, se rangeait. L'étranger, par sa bravoure, faisait réussir son champ, contrairement aux hôtes nonchalants et sans scrupule. Son succès attisa la jalousie des autochtones. Ainsi, des rigolos se chargeaient de piller son champ, une fois que la moisson arrivait. Pour sa part, la belle et tendre épouse jouait l'apaisement, voulant ainsi éviter tout accrochage.

– M'est-il permis de mettre des gris-gris dans mon champ pour dissuader les contrevenants ? demanda Ossié à bout de nerfs au gouvernant des terres, lorsqu'à nouveau il alla réitérer sa plainte.

– Depuis ton arrivée, questionna le notable

Kenoume, as-tu déjà vu un fétiche, une amulette, ou quelque sortilège dans un champ ? Tes supposés pillleurs sont-ils des oiseaux pour que tu veuilles placer un fétiche en guise d'épouvantail ?

L'humour ne passa pas et Ossié comprit que cette guerre était perdue d'avance. Lorsqu'il se leva pour partir, le roi l'appela et lui dit : « Fait bon comme te semble, mais moi je veux mon impôt à chaque récolte, étranger ».

Ossié eut du mal à digérer sa colère, car cela ne saurait se passer à Torh, son village natal. Là, tout le monde savait le respect qui lui était assigné. Bien qu'étant prince, jamais il n'avait utilisé cette influence. On le craignait pour sa personnalité. On racontait sur ses terres que les oiseaux du ciel eux-mêmes évitaient les champs de l'homme et faisaient par préférence des dégâts chez ses voisins. Personne ne marchait contre l'ordre des choses en présence du valeureux guerrier qu'il était. Ici, c'était différent. Par amour pour celle qu'il aimait, il était prêt à tout endurer jusqu'à la limite. Lorsque le temps du labourage arriva à nouveau, ils s'en retournèrent à leur parcelle et, encore une fois, l'homme se mit à l'ouvrage sans relâche. Cette année-là, des troupeaux de bœufs conduits par des Peuls nomades piétinèrent les champs du village dans leur migration. La saison des pluies vint ensuite tardivement et n'arrangea pas les choses et, quand le temps de la moisson arriva, les récidivistes passèrent une fois de plus à l'acte. Quand, arrivé à son champ, il remarqua les torts qui lui avaient

été faits, il ne dit plus rien. Il alla verser le tribut dû au roi. Nyonufia comprit donc que le malheur allait s'abattre sur Côtà. Il pressa sa femme de partir pour Dassone, le village voisin, en vain. Elle voulu à tout prix convaincre son époux de trouver le pardon dans son tendre cœur, sans succès. Elle se sentit très coupable. Son refus d'obtempérer embêta vivement Ossié et il alla s'enfermer trois jours durant dans son sanctuaire. Il couvrit de percale rouge toutes ses idoles et leur fit des libations de sang. Une pluie s'annonça vers l'après-midi du troisième jour. Des vents violents soufflèrent des quatre coins de la terre, décoiffant les toitures de chaume des cases en banco du village. La tornade arriva subitement et surprit tout le monde. Le tonnerre se mit à retentir avec force. C'était le début de la rétribution. À chaque impact, un homme mourrait dans le village. Les victimes étaient projetées de leur abri comme par une force surnaturelle et se mourraient sous la pluie, le corps détaché de la tête et démembré. Ce jour-là, tous ceux qui avaient pillé le champ de l'étranger, leur famille, leurs proches et tous ceux qui avaient mangé un quelconque mets fait à base de ses céréales, moururent. Et même dans le rang des complices, tous étaient passés au fil du Xébiéso, la divinité, seigneur de la foudre, dont Ossié était le grand intendant. Il y eut ce jour-là une centaine de morts dans les rues du bourg. Vive démonstration machiavélique de force. Quand la foudre calma ses ardeurs et que la pluie eut cessé, les anciens se réunirent. Toutes les maisons avaient été endeuillées et même le